

KATARZYNA WOŁOWSKA

Katolicki Uniwersytet Lubelski Jana Pawła II
Instytut Filologii Romańskiej

Marqueurs métadiscursifs du sens métaphorique

Mots clés: métaphore, marqueur, métadiscours, sémantique, interprétation.

1. Introduction

Il est banal mais juste de poser que le sens métaphorique est omniprésent, aussi bien en langue qu'en discours, même si son emploi est typique surtout de certains genres discursifs spécifiques (littéraire, journalistique, philosophique, religieux, etc.¹). La métaphore constitue sans aucun doute un des procédés sémantico-discursifs les plus fréquemment utilisés, qu'il s'agisse de ses formes figées, lexicalisées dans la langue, comme la catachrèse (sens figuré couramment attesté pour une unité lexicale en question), les collocations et les expressions métaphoriques figées, ou de métaphores dites «d'invention» («créatives / artistiques», cf. Bogusławski 1971) où le mécanisme sémantique propre à cette figure a un caractère plus ou moins inédit. En revanche, il est beaucoup moins fréquent que l'emploi de la métaphore soit signalé à travers un marqueur métadiscursif (de type *métaphoriquement*, *par métaphore*, *au (sens) figuré*) dont la fonction est d'explicitier la présence du sens figuré dans l'énoncé pour indiquer, et parfois faciliter, au destinataire une interprétation précise de l'énoncé. Du point de vue linguistique, ce phénomène de signale-

¹ Par opposition, par exemple, au discours scientifique (notamment celui des sciences exactes), technique, juridique, etc. où le recours à la métaphore est à éviter.

ment semble d'autant plus intéressant que, à côté de sa nature sémantico-discursive complexe, il peut impliquer des effets pragmatiques particuliers, en mettant en relief le rapport, normalement latent, entre l'énonciateur et le destinataire du message.

L'objectif du présent article est de repérer différentes formes de marqueurs métadiscursifs signalant plus ou moins explicitement la lecture métaphorique de l'énoncé, ainsi que d'analyser leur fonctionnement spécifique en contexte. Le corpus d'exemples que nous citons vient de sites Internet, ce qui, d'un côté, assure la diversité générique du matériau analysé et, de l'autre, nous semble constituer un échantillon probant de l'usage réel du procédé en question.

2. Définition et mécanisme sémantique de la métaphore

La métaphore compte parmi les phénomènes linguistiques les mieux décrits; la bibliographie des ouvrages linguistiques qui lui sont consacrés est si considérable qu'il serait impossible d'en rendre compte ici. Aussi nous bornons-nous à esquisser d'une manière succincte les principaux problèmes relatifs d'un côté à la définition de cette figure, et de l'autre aux plus importantes conceptions théoriques de son mécanisme sémantique.

Dans sa conception traditionnelle, liée aux études rhétoriques antiques et perpétuée jusqu'au XIX^{ème} siècle (cf. Haidu 1978 sur la *grammatica* médiévale, Douay-Soublin 1994 sur la rhétorique des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles), la métaphore est considérée comme un des tropes, c'est-à-dire «des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot» (Dumarsais 1757 / 1988: 69), à côté des autres figures, parmi lesquelles on énumère le plus souvent la métonymie, la synecdoque, la litote, l'hyperbole, l'ironie et, plus rarement, l'énullage (cf. p. ex. Ducrot et Schæffer 1995: 579). Le mécanisme général du trope consiste en une substitution d'un sens à un autre; dans le cas de la métaphore, cette substitution s'effectue selon le principe de ressemblance. Les deux sens entre lesquels s'établit cette relation sont appelés traditionnellement sens propre ou littéral (vs) figuré, premier (vs) second ou dérivé, dénoté (vs) connoté. La figure consiste en ce que ces deux sens contractent entre eux une relation hiérarchique spécifique où l'importance des niveaux sémantiques se trouve renversée: la valeur dérivée (sens tropique) s'impose au détriment du sens littéral

(cf. Kerbrat-Orecchioni 1978: 111)². Le plus souvent mais non pas toujours, il s'agit du passage du sens concret à l'abstrait.

Dans la sémantique lexicale structurale, l'explication de la métaphore, considérée comme «le trope des tropes» (Kerbrat-Orecchioni 1978: 108), se fait à partir du lexique entendu comme un répertoire hiérarchique de sèmes (cf. Ducrot et Schæffer 1995: 588–589). La métaphore repose sur une interaction entre les sèmes du lexème employé en contexte (sémème) de sorte qu'une incompatibilité entre certains sèmes est perçue dans la lecture du texte (*i.e.* la métaphore apparaît tout de suite comme étrangère à l'isotopie repérée dans ce texte, cf. Le Guern 1973: 16) et, par conséquent, une partie des sèmes constitutifs du lexème se trouvent mis entre parenthèses (ce qu'on appelle abstraction métaphorique)³.

En revanche, dans la perspective de la sémantique cognitive, la métaphore n'est pas considérée comme une figure de discours à fonction esthétique, mais comme un principe organisateur des processus cognitifs, lié à la pensée et reflété dans la langue. Selon Lakoff et Johnson (1985: 16), tout le système conceptuel de l'homme est structuré métaphoriquement, et cette structuration détermine l'existence des métaphores dans la langue (*expressions linguistiques métaphoriques*). La métaphore apparaît ainsi non pas tellement comme un fait linguistique (focalisé dans la langue), mais comme un phénomène cognitif, responsable de l'organisation des connaissances, dont le rôle est de faire comprendre quelque chose en termes de quelque chose d'autre (cf. Lakoff, Johnson 1985: 15).

La sémantique interprétative française décrit le trope comme un type particulier de parcours interprétatif et le situe dans le cadre dynamique de la contextualisation maximale. Cette optique refuse la conception du trope comme écart, qui présuppose l'existence d'un état normal ou naturel du langage» (Rastier 1994: 84) et considère le sens en fonction du principe d'ortho-

² Sur le mécanisme du trope, et notamment sur celui de la métaphore, cf. aussi p. ex. Groupe μ (1970), Le Guern (1973), Kerbrat-Orecchioni (1986), Ducrot et Schæffer (1995).

³ Par exemple, dans *L'homme est un roseau*, on perçoit immédiatement l'incompatibilité entre deux lexèmes vu les traits sémantiques /humain/ dans *homme* et /végétal/ dans *roseau* qui normalement s'actualisent en tout contexte. Cette incompatibilité conduit à opérer une suspension, dans 'roseau' (*plante aquatique à tige droite et lisse, GR*), de la plupart de ses sèmes constitutifs (/végétal/, /aquatique/, /à tige/, /droit/, /lisse/), alors que seulement certains, moins importants (/fragilité/, /faiblesse/), sont retenus.

nymie⁴ et d'univocité, où la figure consiste à enfreindre les normes du langage neutre (cf. Groupe μ 1970: 45, Morier 1961). Comme le sens naît dans le texte, il doit être considéré par rapport aux normes du type de discours et du genre dans lesquels est écrit ce texte (cf. Rastier 1994: 85) et non pas par rapport à un langage neutre, qui n'est qu'un artefact du linguiste. De même, le trope ne peut pas être défini par rapport à la signification «normale» des mots, conçue comme stable et absolue, mais il doit être considéré comme une manifestation particulière du sens créé dans un contexte donné, à chaque fois unique. Les parcours tropiques s'analysent, tout comme les autres parcours interprétatifs, à travers les opérations d'actualisation et / ou de virtualisation des traits sémantiques. Pour effectuer ces opérations, le sujet interprétant part de la configuration sémique du sémème-type (c'est-à-dire de la réalisation discursive typique du lexème donné), qui correspond à un groupement de sèmes relativement stable, attesté dans la plupart des contextes. Le mécanisme du trope consiste en l'actualisation par prescriptions contextuelles d'au moins un sème afférent (contextuel) et en une délétion d'au moins un sème inhérent (stable) dans le sémème-occurrence par rapport à sa configuration sémique-type (cf. Rastier 1994: 93). Dans le cas de la métaphore, qui opère à travers une comparaison (surtout implicite), l'interprétation du sens tropique nécessite ainsi de prendre en compte différentes consignes contextuelles de manière à intégrer l'élément comparé implicite dans la dimension textuelle sous forme d'afférences. Le parcours interprétatif qui permet de repérer le sens métaphorique dépend ainsi de l'identification correcte de deux isotopies hiérarchisées, dont l'une, le plus souvent afférente («connotée» au sens traditionnel), est à considérer comme comparante, et l'autre («dénotée»), comme comparée. Comme l'isotopie dominante dont relève le sens littéral est sous-évaluée par rapport à l'isotopie dominée, le sujet interprétant se voit pousser à la recherche du sens métaphorique.

Pour ce qui est de la recherche polonaise sur la métaphore, il existe de nombreux travaux, situés dans différentes perspectives théoriques, qui abordent ce problème; parmi les plus connus, on énumérera par exemple Bogusławski (1971), Tokarski (1983, 1988), Dobrzyńska (1994), Okopień-Sławińska (1983, 1998). Les travaux susceptibles de nous intéresser particulièrement ici, ce sont surtout ceux qui mettent en relief le cadre interprétatif de la métaphore.

⁴ *Orthonyme*: «mot juste» (Pottier 1992: 42).

Celui-ci englobe différents critères pertinents, tels que la relation entre le locuteur et son destinataire, les prémisses contextuelles permettant d'interpréter correctement l'énoncé métaphorique ou même les procédures mentales mises en œuvre lors d'une interprétation métaphorique, ainsi que les conditions de leur application. Ainsi, Okopień-Sławińska (1983, 1998) postule de placer la métaphore dans le cadre communicationnel, ce qui implique l'identification d'une certaine instruction pragmatique inscrite dans l'énoncé métaphorique et adressée au destinataire. Contrairement aux énoncés absurdes ou mal formés, l'apparente incohérence du contenu sémantique de la métaphore, ainsi que celle de sa forme lexicale et syntaxique, est un procédé voulu, poussant le destinataire à comprendre le fond de l'expression⁵. Szumska (2000), pour sa part, propose d'admettre l'existence d'un savoir associatif qui organise une procédure interprétative de la métaphore. Cette interprétation n'est pas aléatoire, mais organisée, catégorisée: le prédicat métaphorique s'interprète en sélectionnant certaines qualités de l'un de ses éléments (x), pertinentes dans le contexte précis, et en les transposant dans l'espace sémantique de l'autre élément (y) de telle sorte que le résultat de cette opération soit sémantiquement cohérent.

Comme nous entendons concentrer toute notre attention sur le phénomène de signalement métadiscursif du sens figuré, nous nous limiterons à adopter ici la conception la plus générale du trope, relevant du cadre structural et expliquant le mécanisme de la métaphore en termes formels d'un Sa à deux Sé hiérarchisés, liés entre eux par un rapport de comparaison implicite. En fait, déterminer la structure formelle de la métaphore n'est pas ici essentiel: quelle que soit cette structure, ce qui nous intéresse, c'est la manière dont sa présence en discours se trouve explicitement signalée au destinataire.

3. Modèle théorique du procédé de signalement métadiscursif de la métaphore

Du point de vue théorique, le mécanisme sémantique de la métaphore est objectivement repérable, indépendamment de sa définition particulière et de l'optique de sa description. Adoptant la perspective la plus traditionnelle, on

⁵ Signalons ici l'explication intéressante de la célèbre phrase, dite asémantique, de Chomsky, *Les idées vertes incolores dorment furieusement*, comme l'exemple d'une métaphore dépassant toutes les limites (Okopień-Sławińska 1983: 44).

dira que, étant donné le contexte, le Sé₁ (littéral) d'un mot (expression, énoncé, séquence...) apparaît comme inadéquat et doit être remplacé dans l'interprétation par le Sé₂ (métaphorique) selon le principe de *r e s s e m b l a n c e* ou celui de *c o m p a r a i s o n*, si l'on veut mettre l'accent sur l'opération interprétative à effectuer. Ainsi, par exemple, 'lion' sera employé pour 'être courageux' en fonction du topos *Lion est un être courageux* (ainsi *Jean est un lion* voudra dire par métaphore *Jean est courageux*). Cependant, ce qui est repérable dans le matériau linguistique lors d'une analyse sémantique détaillée n'est pas forcément accessible dans le *hic-et-nunc* de la situation de communication où le destinataire entreprend sa propre interprétation du message, quel que soit le mode de transmission de celui-ci (oral ou écrit). Pour cette raison, si l'énonciateur tient à ce que le sens métaphorique contenu dans son énoncé soit repéré et correctement interprété par le destinataire, il lui faut chercher un moyen pour éliminer le risque de voir interpréter son message littéralement.

Un locuteur voulant que son énoncé soit interprété d'une certaine façon doit avoir des raisons de penser que l'auditeur pourra fournir le contexte menant à l'interprétation voulue. Si le contexte utilisé par l'auditeur ne correspond pas à celui qu'envisageait le locuteur, il peut y avoir un malentendu (Sperber et Wilson 1989: 31–32).

Pour éviter ce malentendu et prévenir une lecture trop superficielle, l'énonciateur peut recourir à des marqueurs du sens métaphorique que le destinataire est alors obligé de rechercher dans l'énoncé pour procéder à son interprétation définitive. Il s'agit là d'une sorte de *c o m m e n t a i r e* témoignant du caractère dialogique du discours où «le locuteur peut à tout moment commenter sa propre énonciation à l'intérieur même de cette énonciation» (Chauveau et Maingueneau 2002: 373). En fait, comme la métaphore est un phénomène *d i s c u r s i f*, le marqueur qui signale sa présence en la nommant explicitement doit s'analyser à un niveau supérieur, c'est à dire au niveau *m é t a d i s c u r s i f*⁶.

⁶ «La saisie de la fonction métalinguistique se fait en discours. [...] Le système métalinguistique codé est une métalangue, par rapport à une langue donnée, et la réalisation de ce système en discours est un métadiscours, par rapport à un discours dans une langue donnée» (Rey-Debove 1978: 20). Dans la classification de Gaulmyn (1987: 169), les énoncés *m é t a d i s c u r s i f s* («qui réfèrent au discours tenu») appartiennent, à côté des énoncés *m é t a c o m m u n i c a t i o n n e l s* («qui réfèrent à la conduite de l'interaction») et des

	marqueur du sens métaphorique
niveau métadiscursif	type: <i>métaphoriquement</i> <i>par métaphore</i>
↓	↓
.....	
niveau discursif	renversement hiérarchique des signifiés <i>Sa</i> → <i>Sé2</i> (<i>sens figuré</i>) <i>Sé1</i> (<i>sens littéral</i>)
	METAPHORE

Tableau 1. Mécanisme discursif de la métaphore et son signalement métadiscursif

Ainsi, du moment où un marqueur métadiscursif de la métaphore apparaît dans l'énoncé interprété, le sujet interprétant doit y chercher le mécanisme discursif correspondant, c'est-à-dire le changement de sens consistant en un renversement de la hiérarchie de contenus signifiés, littéral et figuré, identifiés en fonction du principe de ressemblance. Par exemple, dans l'énoncé (1):

(1) On dit **par métaphore** que «l'homme est un loup pour l'homme» ou que «l'argent est un mauvais maître»,

l'interprétation métaphorique des dictons cités est explicitée à travers l'emploi du marqueur métadiscursif *par métaphore*. Le mécanisme discursif de la figure s'analyse ainsi, sur le plan interprétatif, en termes du renversement hiérarchique des contenus signifiés suivants:

<i>Sé₁</i> (<i>littéral</i>):	L'homme est un loup pour l'homme (<i>Sé</i> inacceptable: l'homme n'est pas un loup)
→ <i>comparaison</i>	/loup – animal hostile, dangereux/
<i>Sé₂</i> (<i>métaphorique</i>):	<u>L'homme est hostile, dangereux (comme un loup) pour l'homme</u> (<i>Sé</i> correct, acceptable)

énoncés métalinguistiques («qui réfèrent à la langue et à ses usages»), à l'ensemble des énoncés métalangagiers.

<i>Sé₁ (littéral):</i>	L'argent est un mauvais maître (Sé inacceptable: l'argent n'est pas un être animé / humain)
→ <i>comparaison</i>	/maître – personne qui exerce une domination/ → personnification
<i>Sé₂ (métaphorique):</i>	<u>L'argent exerce une mauvaise domination</u> (comme un maître sur son sujet) (Sé correct, acceptable)

Notons néanmoins que le rôle du marqueur *par métaphore* consiste ici non tellement à signaler au destinataire la nécessité de procéder à l'interprétation tropique des énoncés analysés qu'à présenter une illustration, à travers ces exemples, du mécanisme sémantique de la métaphore décrit dans la partie précédente de l'énoncé qui relève d'un discours didactique.

4. Caractéristiques morpho-syntaxiques des marqueurs de la métaphore

Comme les marqueurs de phénomènes discursifs, qu'ils soient explicites ou implicites, relèvent du niveau supérieur (métadiscursif) de l'énonciation, il faut exclure de nos considérations tous les emplois des unités correspondant à ces marqueurs (le plus souvent, il s'agit d'adverbes et de locutions adverbiales: *métaphoriquement, par métaphore*) venant du niveau inférieur (discursif), de type:

(2) Sa méfiance envers un langage qui, derrière une apparence de rigueur, ne renverrait en fait qu'à lui-même le conduisit à multiplier dans ses textes les personnages qui se donnent en spectacle, notamment par le recours à la musique, laquelle informe structurellement et métaphoriquement nombre de ses pièces.

(3) La Grèce s'était toujours trouvée dans une position unique, géographiquement et métaphoriquement, comme une nation politiquement occidentale en Europe de l'Est.

En fait, dans les exemples (2) et (3), qui ne comprennent pas de trope, l'adverbe *métaphoriquement*, employé discursivement, n'assume pas la fonction

de marqueur du sens métaphorique; il s'agit ici d'un sens courant impropre, qui va vers la désignation du contenu sémantique d'un X, par opposition à sa dimension formelle (structure, position géographique), et qui s'interprétera vaguement comme:

(2a) [...] la musique, laquelle structure nombre de ses pièces et *leur apporte du sens*.

(3a) la Grèce s'était toujours trouvée dans une position unique, géographiquement et *du point de vue du sens* de sa politique, qui en fait une nation occidentale en Europe de l'Est.

Cet emploi discursif diffère manifestement de celui de l'expression *par métaphore* dans l'exemple (1) où elle se laisse remplacer par l'adverbe *métaphoriquement* (son synonyme) mais ne saurait subir de paraphrase sémantique avec un glissement de sens observé dans (2a) et (3a). La différence résulte du fait que, dans l'exemple (1), il s'agit d'une occurrence de ce que Ducrot (1984) appelle *adverbe d'énonciation*, par opposition à des occurrences d'*adverbes de constituant* dans les exemples (2) et (3).

Il y a trois incidences possibles pour un adverbe. Il peut se rapporter à un constituant du contenu de l'énoncé (*Pierre a parlé franchement*), au contenu pris dans sa totalité (*Heureusement, Pierre a parlé*) ou à l'acte d'énonciation (*Franchement, Pierre a bien parlé*) (Ducrot 1984: 85, cf. aussi Ducrot et Schæffer 1995: 731).

La plupart des adverbes sont utilisés en discours comme adverbes de constituant, *i.e.* ils ne modifient qu'un élément de l'énoncé (*Elle est tombée malheureusement, Pierre se comporte naturellement, Marie est sortie discrètement*, etc.), moins souvent ils assument la fonction d'adverbes de phrase en se référant à la totalité du segment discursif concerné (*Heureusement, il est parti; Naturellement, je le préviendrai*, etc.). Il existe aussi un certain nombre d'adverbes qui peuvent fonctionner comme adverbes d'énonciation en se référant à l'acte même d'énoncer; dans ce cas, l'adverbe peut être accompagné d'un verbe d'énonciation de type *dire, parler, poser, demander, suggérer*, etc. (*Franchement, je ne le supporte pas = Je te dis franchement que je ne le supporte pas, Sérieusement, ce n'est pas une bonne idée = Je dis sérieusement que / sérieusement parlant, ce n'est pas une bonne idée*). Or les adverbes-

marqueurs de phénomènes discursifs (tels que la métaphore, l'ironie, l'opposition, le paradoxe, l'ambivalence, etc.) peuvent fonctionner soit comme adverbess de phrase, soit comme adverbess d'énonciation; dans le cas de la métaphore, c'est cette deuxième fonction qui entre en ligne de compte (*Métaphoriquement (parlant), l'homme est un loup pour l'homme*).

Du point de vue morphologique, les marqueurs métadiscursifs du sens métaphorique en français soit correspondent au terme désignant explicitement ce phénomène (*métaphore*) ou sont formés à partir de lui (*métaphore* → *métaphoriquement, par métaphore*), soit s'y réfèrent d'une manière plus implicite (*figure (=métaphore)* → *au figuré, au sens figuré*). Quant aux tournures syntaxiques dans lesquelles ces marqueurs se trouvent impliqués, elles sont assez variées; parmi les plus fréquentes, il convient d'énumérer:

- (i) *N(Pron) + V(énon) + Adv*
→ *X dit (suggère, pose, énonce, exprime, etc.) métaphoriquement*

(4) Métaphoriquement, on peut dire que les touristes jouent de nombreux rôles sur diverses estrades.

(5) Éprouver une telle peinture ne nécessite aucune explication. L'esthéticien Jean Guiraud suggère métaphoriquement que cet espace évanescent, qui apparaît constamment par paquets discontinus et imprévisibles, présente les caractéristiques d'une structure quantique.

(6) Que le péché soit dit métaphoriquement une maladie, c'est une chose, mais de fait il touche à la volonté, la liberté, l'intelligence etc.: il ne s'agit donc tout de même pas du même ordre de phénomène et ça entraîne des conséquences essentielles.

Cette construction, où l'adverbe-marqueur *métaphoriquement* est introduit par un verbe d'énonciation (*dire, parler, énoncer, poser, demander, suggérer, etc.*), nous semble une des plus typiques: le renvoi à l'énonciation (*on peut dire que, Jean Guiraud suggère que, que le péché soit dit une maladie*) s'accompagne d'une consigne pour l'interprétation, concernant la manière dont l'énoncé doit être compris (*métaphoriquement*). Ainsi, dans l'exemple (4), l'énonciateur souligne explicitement que la partie de l'énoncé *les touristes jouent de nombreux rôles sur diverses estrades* doit être interprétée comme une métaphore «théâtrale» (vu le vocabulaire scénique: *jouer, rôle, estrade*):

<i>Sé₁ (littéral):</i>	les touristes jouent de nombreux rôles sur diverses estrades (Sé inacceptable: les touristes ne sont pas des acteurs)
→ <i>comparaison</i>	/jouer un rôle – interpréter, représenter quelqu’un d’autre → se trouver dans une situation différente que d’habitude / estrade – lieu où l’on joue un rôle/
<i>Sé₂ (métaphorique):</i>	<u>Les touristes visitent différents lieux où ils s’imaginent être quelqu’un d’autre</u>

Marqueur métadiscursif de la métaphore (on peut dire) METAPHORIQUEMENT

Dans l’énoncé (5), la métaphore signalée par le marqueur adverbial souligné résulte d’une ressemblance entre l’espace d’une peinture et une structure quantique, alors que, dans l’exemple (6), outre l’adverbe *métaphoriquement*, le mécanisme sémantique de la figure (*le péché est une maladie* → *le péché est un état de dégradation, quelque chose de nuisible*) est suggéré par le mot *comparaison* qui apparaît explicitement dans l’énoncé.

(ii) *Adv +Part. Prés. (parler)*
→ *métaphoriquement parlant*

(7) Métaphoriquement parlant, tous les auteurs s’accordent à dire que la rencontre amoureuse n’est pas une course poursuite mais une interception.

(8) Loin d’être le centre de l’univers, l’homme est, métaphoriquement parlant, un peu de moisissure perdue sur une planète quelque part dans l’univers (Galilée), et que la pression de la sélection naturelle a muni d’un cerveau (Darwin).

Là, il s’agit d’une variante de la construction précédente, sauf que l’expression *métaphoriquement parlant* fonctionne comme une collocation (adverbe-marqueur suivi du verbe *parler* au participe présent). Par exemple, dans la séquence (7), la métaphore signalée par cette expression consiste en une comparaison explicite de la rencontre amoureuse à une interception, en référence (et en quelque sorte par opposition) au topos métaphorique généra-

lement reconnu *L'amour est une chasse, une poursuite* (ici: *une course poursuite*, lexème composé venant du vocabulaire cycliste).

(iii) *SN(Pron) + V + LocAdv*

→ *X appelle (désigne, nomme) Y / X associe (assimile) Y à Z par métaphore*

(9) Par métaphore, on peut appeler mythe une histoire qui a charge de rendre compte de ce qui, de l'ordre de l'originaire, est hors concept, et dont on affirme la nécessité, indépendamment de sa vérité historique: l'état de nature chez Rousseau, le meurtre du père chez Freud.

(10) Un état quantique décrit une particule qui peut être présente sur des niveaux d'énergies différents. Si on assimile par métaphore la particule à l'individu, on est incapable de le localiser, il se situe quelque part dans une sorte de «no man's land» flou, indéterminé.

La construction illustrée par les exemples (9)–(10) ressemble à celles que nous venons d'observer sauf que le sens du marqueur *par métaphore* semble plus précisément lié au mécanisme sémantique de la figure en question que dans le cas de l'adverbe *métaphoriquement*. Il est en effet assez fréquent que ce dernier réfère à la «métaphore» au sens courant, entendue comme un procédé stylistique vague et imprécis (*cf.* ses emplois en tant qu'adverbe de constituant dans les exemples 2–3), tandis que *par métaphore* apparaît comme un renvoi au mécanisme linguistique, objectivement observable, du renversement hiérarchique de contenus signifiés attachés à un signifiant unique.

(iv) *SN(Pron. / P) + ETRE + (art) SN*

→ *X est une métaphore*

(11) *Le ventre de l'Atlantique est une métaphore* aquatique que l'auteur réalise par une anthropomorphisation et à un degré moindre par une zoomorphisation. En effet, l'Atlantique, un océan, est dit avoir un «ventre», partie du corps propre aux mammifères.

(12) «Etre en galère» est une métaphore qui signifie être dans une situation particulièrement pénible.

(13) Si déroutante à la première lecture, l'image éluardienne a toujours sa raison d'être, sa logique interne. «La terre est bleue comme une orange» est une métaphore qui dans une première lecture peut apparaître absurde mais qui finit par imposer sa légitimité et ne cesse plus à qui la médite de livrer ses richesses.

Comme il est facile de l'observer, ce marqueur fonctionne systématiquement comme un élément du discours didactique à fonction métalinguistique, dont l'objectif central est d'expliquer le phénomène sémantique de la métaphore. Celle-ci se trouve normalement restreinte à une phrase (ou à une expression) relativement courte, qui correspond à l'élément *X* dans l'expression *X est une métaphore*; souvent, elle est mise entre guillemets ou en italique pour signaler qu'il s'agit là d'une *mention* (citation) et non pas d'un *emploi* (usage premier)⁷.

(v) *SN(Pron) + V(cogn) + comme + (art) + SN (+ de + SN)*
 → *X envisage (comprend) Y comme une métaphore (de qch)*

(14) Le tourbillon envisagé comme une métaphore du déchirement existentiel est le concept philosophique que nous prendrons comme objet pour une lecture de la pensée du romancier.

(15) L'interdiction faite à Adam et Hava de la consommation de l'arbre du Bien et du Mal est aussi à comprendre comme une métaphore de l'inceste.

Le marqueur du sens métaphorique (*entendre, envisager, comprendre X comme une métaphore*) suggère ici la plus plausible des interprétations possibles de l'énoncé. Dans l'exemple (14), il s'opère par là une restriction du concept *tourbillon* (tourbillon comme image du déchirement existentiel), alors que dans (15), l'interprétation est plus libre: l'expression *X est (aussi) à comprendre comme une métaphore de Y* ne doit être considérée que comme

⁷ L'opposition entre *emploi* et *mention* est connue dans la philosophie logique: si une expression est employée, son interprétation ne porte que sur le contenu qu'elle véhicule; si elle est mentionnée, l'attention du destinataire est attirée sur cette expression elle-même ainsi que sur l'attitude (et les raisons de cette attitude) du locuteur envers elle. Sur ce problème, cf. p. ex. Sperber et Wilson (1978: 404) qui recourent à cette distinction pour expliquer le mécanisme d'un autre trope, l'ironie.

une proposition de piste interprétative, même si l'énonciateur tient visiblement à l'imposer au destinataire en recourant au marqueur.

(vi) *SN(Pron) + V + loc. au (sens) figuré*

(16) Que veut dire exactement vendre son âme au diable? Au figuré, cette expression s'applique maintenant à toute personne qui n'hésite pas à se renier, à perdre sa dignité ou sa liberté d'action, de réflexion ou de décision, en échange de choses qui, au moins temporairement, vont lui paraître extrêmement désirables ou avantageuses.

(17) Pour ceux qui ne le sauraient pas encore (c'est-à-dire les sourds, les muets, les aveugles – j'emploie ces expressions au figuré, bien entendu, car les vrais sourds, les vrais muets et les vrais aveugles sont au courant) se tient actuellement au Grand Palais à Paris une exposition intitulée *Picasso et les maîtres*.

(18) Au sens figuré, le terme de «peste» fut utilisé dès le XV^e siècle pour désigner une personne pernicieuse, méchante ou très désagréable.

Dans l'usage courant de la langue, l'expression *au (sens) figuré* se réfère d'une manière presque automatique à la métaphore, bien que ce ne soit qu'une figure du discours parmi des centaines d'autres. Dans un dictionnaire de langue, le sens figuré est défini comme le sens «qui comporte le transfert sémantique (figure) d'une image concrète à des relations abstraites» (*GR*), ce qui correspond généralement au transfert métaphorique, fondé sur le principe de ressemblance / comparaison. En ce qui concerne l'emploi de cette expression comme élément de signalement métadiscursif, elle fonctionne habituellement comme synonyme contextuel des marqueurs *métaphoriquement* et *par métaphore*.

(vii) *au propre comme au figuré*

(19) De mon côté, c'est un peu la «grisaille» au propre comme au figuré.

(20) «On va nettoyer au propre comme au figuré». Nettoyer au propre, je comprends que cela veut dire. Au figuré, un peu moins.

Il s'agit là le plus souvent de suggérer au destinataire les deux interprétations possibles, la littérale et la métaphorique, en présentant les deux comme correctes et valides en contexte (*cf. grisaille* dans l'exemple 19). Parfois, l'emploi de ce marqueur peut servir à introduire d'autres effets contextuels, comme dans l'exemple (20) où l'énonciateur rend compte de ses opérations interprétatives de l'énoncé cité *On va nettoyer au propre comme au figuré* en exprimant ses doutes quant à l'identification du sens figuré, que ce soit un doute véritable ou un procédé à valeur ironique.

5. En guise de conclusion

Les marqueurs métadiscursifs du sens métaphorique, bien fréquents dans la pratique du discours, constituent un procédé de signalement important, utilisé par l'énonciateur pour suggérer ou faciliter au destinataire l'interprétation correcte du message. Il serait peut-être intéressant de procéder à une comparaison de ces marqueurs avec ceux d'autres figures discursives, notamment avec ceux de l'ironie, les plus intéressants dans la mesure où ils fonctionnent bel et bien en discours, quoique l'ironie, de par sa nature, évite tout signalement. Cette tâche dépasserait pourtant trop considérablement le cadre du présent article, même s'il n'est pas exclu qu'elle constitue l'objet d'analyses à venir.

Références

- BOGUSŁAWSKI A., 1971, O metaforze, *Pamiętnik Literacki LXII*, z. 4, s. 113–126.
- CHARAUDEAU P., MAINGUENEAU D. (dir.), 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris: Seuil.
- DOBRYŃSKA T., 1994, *Mówiąc przenośnie. Studia o metaforze*, Warszawa: IBL PAN.
- DOUAY-SOUBLIN F., 1994, Les figures de rhétorique: actualité, reconstruction, remploi, *Langue française*, 101, s. 13–25.
- DUCROT O., 1984, Structuralisme, énonciation et sémantique, w: O. Ducrot, *Le Dire et le Dit*, Paris: Minuit, s. 67–94.
- DUCROT O., SCHAEFFER J.-M., 1995, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris: Seuil.
- DUMARSAIS C., 1757, rééd. 1988, *Des tropes ou des différents sens*, Paris: Flammarion.

- GAULMYN M.-M., 1987, Reformulation et planification métadiscursive, w: J. Cosnier, C. Kerbrat-Orecchioni (éds.), *Décrire la conversation*, Lyon: PUL, s. 167–199.
- GR: *Grand Robert électronique* [CD-Rom], Paris: Le Robert.
- GROUPE μ , 1970, *Rhétorique générale*, Paris: Seuil.
- Haidu P., 1978, Au début du roman, l'ironie, *Poétique* 36, s. 443–466.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1978, Ironie comme trope, *Poétique* 36, s. 108–127.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1986, *L'Implicite*, Paris: Armand Colin.
- LAKOFF G., JOHNSON M., 1985, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris: Minuit.
- LE GUERN M., 1973, *La sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris: Larousse.
- MORIER H., 1961, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris: P.U.F.
- OKOPIEŃ-SŁAWIŃSKA A., 1983, Metafora bez granic, w: M. Głowiński, A. Okopień-Sławińska (red.), *Studia o metaforze II*, Wrocław: Ossolineum, s. 23–44.
- OKOPIEŃ-SŁAWIŃSKA A., 1998, *Semantyka wypowiedzi poetyckiej*, Kraków: Universitas.
- POTTIER B., 1992, *Sémantique générale*, Paris, P.U.F.
- RASTIER F., 1994, Tropes et sémantique linguistique, *Langue française*, 101, s. 80–101.
- REY-DEBOVE J., 1978, *Le Métalangage*, Paris: Le Robert.
- SPERBER D., WILSON D., 1978, Les ironies comme mentions, *Poétique*, 36, s. 399–412.
- SPERBER D., WILSON D., 1989, *La Pertinence. Communication et cognition*, Paris: Minuit.
- SZUMSKA D., 2000, Na tropach tropu: rozważania o metaforze poetyckiej, *Język a kultura, Acta Universitatis Wratislaviensis*, t. 13, nr 2218, Wrocław, s. 161–168.
- TOKARSKI R., 1983, Uwagi o semantycznych mechanizmach zmian metaforycznych, w: M. Głowiński, A. Okopień-Sławińska (red.), *Studia o metaforze II*, Wrocław: Ossolineum, s. 45–62.
- TOKARSKI R., 1988, Metafora–zagadka: możliwości interpretacji, w: T. Dobrzyńska (red.), *Studia o tropach*, Wrocław–Warszawa–Kraków, s. 45–54.

Metadkursywne znaczniki sensu metaforycznego

(streszczenie)

W artykule podjęto problem dość typowego w użyciu języka zjawiska, polegającego na zasygnalizowaniu odbiorcy – za pomocą odpowiednich znaczników metadkursywnych – faktu wystąpienia metafory. Mechanizm semantyczny metafory został bardzo dokładnie opisany w literaturze naukowej; w najbardziej tradycyjnym ujęciu metaforę definiuje się jako rodzaj tropu, czyli figury, której interpretacja wymaga zastąpienia sensu dosłownego sensem przenośnym w oparciu o kryterium

podobieństwa. Jednak ponieważ w procesie interpretacji sens przenośny może zostać pominięty, nieodczytany przez odbiorcę lub z jakichś powodów wymagane jest jego wyraźne podkreślenie (np. w dyskursie dydaktycznym), podmiot wypowiadający może zaznaczyć fakt zaistnienia metafory (na poziomie dyskursu) dzięki użyciu znacznika typu *metaforycznie (mówiąc, rzecz ujmując), w sposób metaforyczny, X jest metaforą* (na poziomie metadyskursu). Niniejszy szkic zawiera propozycję teoretycznego modelu opisywanego zjawiska oraz systematyzację najpowszechniejszych rodzajów znaczników sensu metaforycznego.

